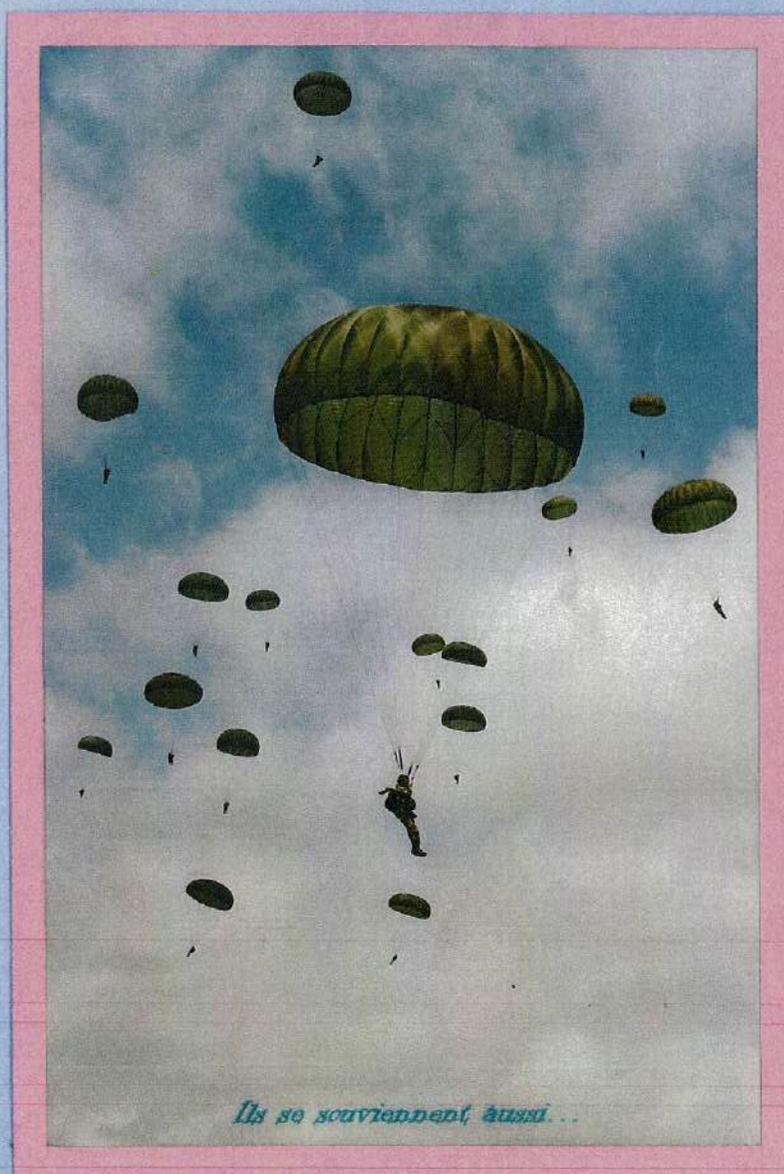
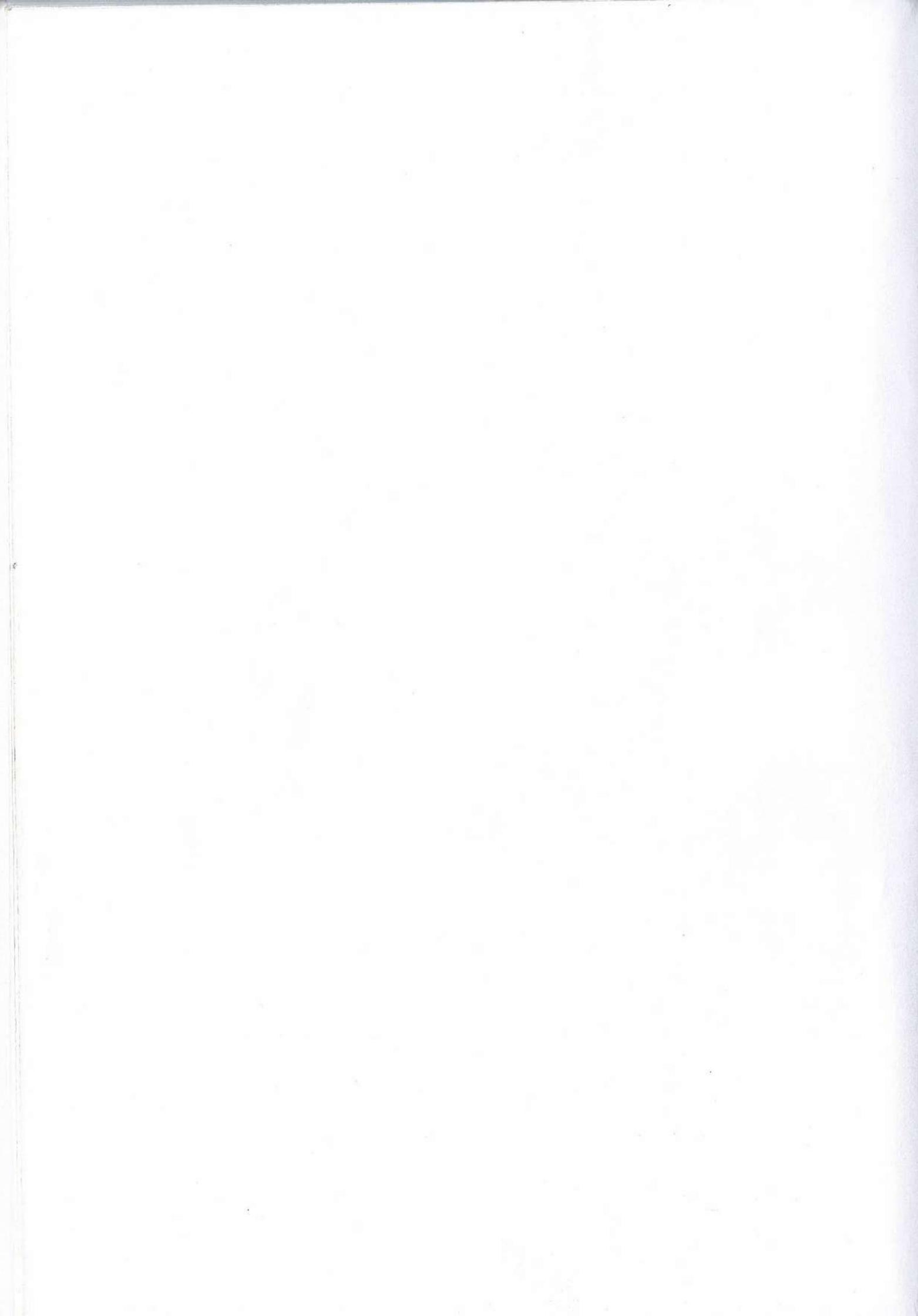


Saint-Flour



Ils se souviennent aussi...



MOT DU MAIRE

Il est de coutume que le maire de la commune s'exprime dans le bulletin municipal souvent en des termes de remerciements ou d'informations. L'année 2005 vient de se terminer avec des projets qui commencent à se concrétiser.

Le permis de construire pour l'extension de la mairie vient d'être délivré, des devis vont être demandés pour cette construction.

Le SPANC, service public d'assainissement non collectif va se mettre en place, toutes les habitations seront concernées, excepté l'ensemble de la rue saint-Clair.

Le conseil municipal a délibéré pour l'élaboration d'une carte communale, nous avons une forte pression de demande à construire, c'est la seule solution afin de maîtriser cette demande à l'avenir.

Le numéris sera appliqué cette année, nous avons reçu les numéros et les plaques de village.

Le conseil municipal a pris la décision d'une rénovation du lutrin que est dans l'église, objet classé méconnu de beaucoup de personnes et qui mérite une restauration.

La commune a trois représentants à la communauté de communes, où sont traités les gros dossiers : gendarmerie, salle de sports réalisés, en cours l'aménagement de la carrière de Fresville, construction de la bibliothèque-médiathèque et l'ensemble piscine à Quinéville de même que l'ancienne cidrerie d'Emondeville.

Nous devons faire de Saint Floxel, 2^{ème} commune après le chef lieu de canton, 424 habitants qu'elle conserve sont rang dans la société.

Je remercie l'ensemble de la municipalité et les services employés par la commune pour des habitants qui attendent d'être renseignés et servis correctement.

A tous, je souhaite une bonne et heureuse année et bonne santé dans vos familles.

Le Maire,
Bernard JAUNET.

ILS SE SOUVIENNENT AUSSI ...

L'an dernier, la page d'histoire du bulletin nous présentait les témoignages de six habitants de notre Commune ayant vécu les événements sous l'occupation puis la libération de 44 ; Or, à Saint Floxel, dix personnes sont dans ce cas ; la page d'histoire de ce bulletin nous présente donc les quatre témoignages qu'il manquait ; elle est en quelque sorte la suite.

Les personnes ici sont nées entre 1929 et 1939, elles avaient donc entre 5 et 15 ans en 1944, et habitaient toutes au Sud-Est de Saint Floxel. Victimes directes ou indirectes, elles ont presque toutes payé le prix de cette guerre : la mort d'un être cher.

Sur le monument aux morts au cimetière de Saint Floxel sont gravés les noms des 23 victimes civiles. On retrouve, pour 21 d'entre elles, leur histoire et leur fin tragique parmi les dix témoignages.

Victimes dans « Le drame de Couhière » le 14 juin.

Justine LENEVEU 73 ans et sa fille berthe 39 ans.

Emile LEGRIFON 44 ans, son épouse Elisa 46 ans, et leurs enfants andré 4 ans, denise Robert 16 ans et Léonie Robert 19 ans.

Jeanne FAUDEMÉR, au jour de son anniversaire à 37 ans et sa fille hélène 16 ans.

Léonie COURBARON 71 ans.

Pauline LOIR 68 ans.

Victimes dans « La tragédie de la chapelle Saint Clair » le 8 juin

Louis GALBADON 38 ans et son fils daniel 10 ans.

Victimes dans le témoignage d' Adrien LEBLOND le 6 juin

Eugène CAUVIN 35 ans.

Et puis, ...deux habitants de St-Florel victimes sur Montebourg

Jacqueline CUQUEMELLE, le 12 juin. Elle avait 30 ans et demeurait
« rue st-clair ».

Louis LEMARECHAL, le 15 juin. Il avait 54 ans et demeurait
« la guinguette ».

La main sur le cœur, c'est un grand merci que nous adressons tous à chacun de vous, témoins de cette guerre, qui avez accepté de revivre cette époque difficile, pour qu'elle puisse être ancrée dans l'histoire communale au sein du bulletin adressé à une population qui vit aujourd'hui sur les stigmates de ces drames.

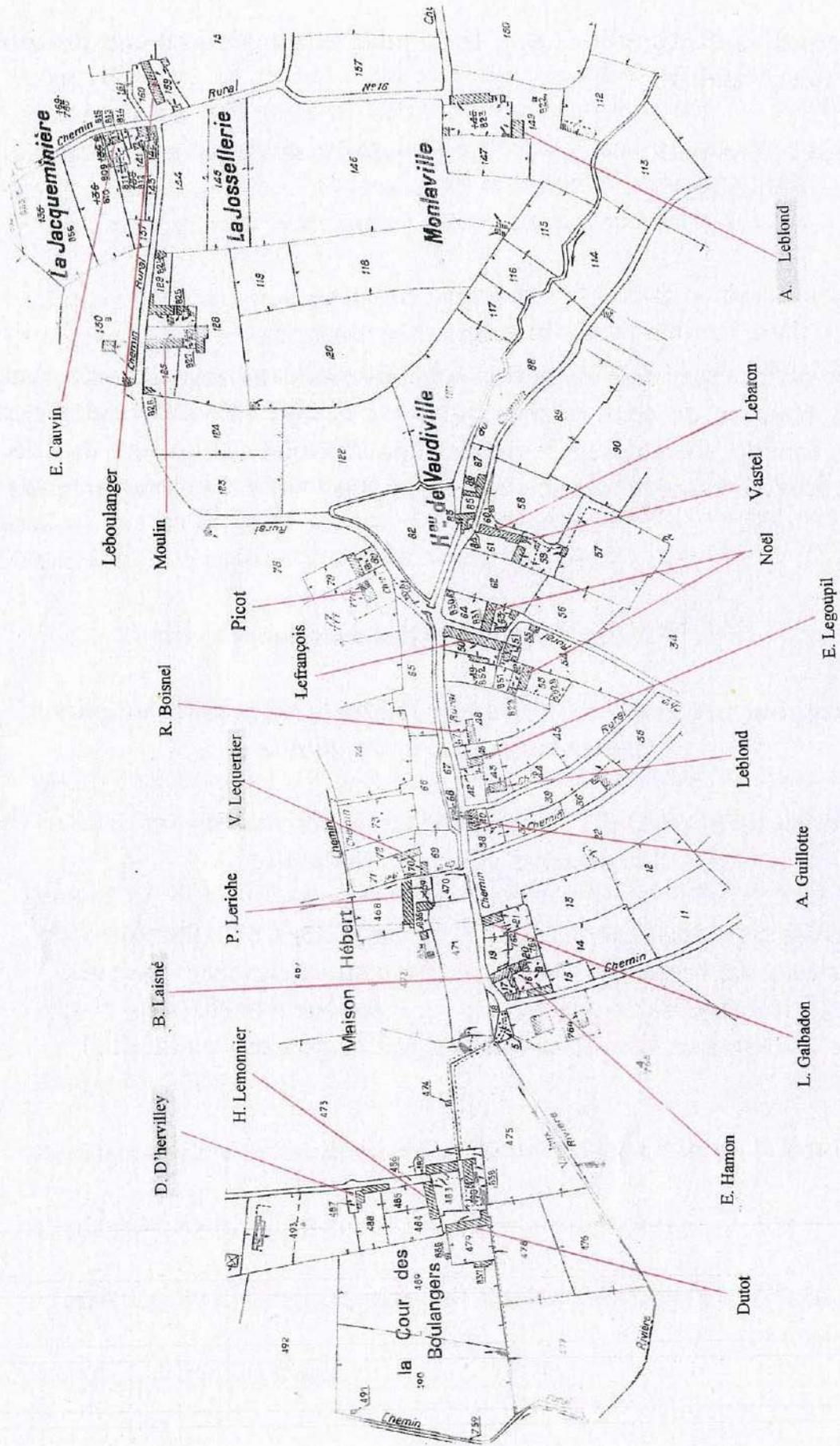
Les 4 récits de cette année :

Bienaimé LAISNE : « Le 6 juin, libéré.....de la communion »
(événements vécus à Vaudiville)

Adrien LEBLOND : « La prière ou les vaches »
(événements vécus à Monlaville)

Denise D'HERVILLEY..... et Victor LEQUERTIER
« A la cour des boulangers » ... « J'allais chercher mon pain,
(inclus, « le drame de Couhière ») comme d'habitude. »
(événements vécus à la cour des boulangers et à Vaudiville)

« Plan de situation des lieux à l'époque des événements »



Bienaimé LAISNE

« Le 6 juin , libéré.....de la communion »

C'est au Hameau Vaudiville qu'habite Bienaimé, dans une petite maison qui, comme lui, possède un caractère sans artifices.

Assis sur un banc à la table des souvenirs, autour de nous l'environnement ne viendra pas troubler cette époque dans laquelle Bienaimé va nous faire partager quelques années de sa jeunesse.

Son accent du terroir, patois bien enraciné et parfois même difficile à suivre est comme son béret qu'il ne quitte qu'au bout du jour, un témoin fidèle de ces générations d'hommes de la terre.

Alors que ses parents, Blanche et Bienaimé, vivaient encore trois mois avant sa naissance dans une petite maison en pierre assise au bord du chemin de la communette, qui ne laisse d'ailleurs plus apparaître aujourd'hui qu'une silhouette d'habitation que la nature avec le fil du temps se voit tisser lentement sa toile de broussailles, enserrant peu à peu les restes de sa mémoire, le père, atteint d'une maladie aux poumons, laissera son épouse seule, après 18 mois d'épousailles, avec l'enfant qu'elle attend. Devant cette situation, Blanche la petite couturière, s'en retournera vivre entourée de ses frères Auguste et Félix chez ses parents Félix et Marie-Louise Galbadon qui demeurent à « la Grille ». C'est ici que, deux mois plus tard, son enfant verra son 1^{er} jour le 8 août 1933. Il s'appellera Bienaimé, comme son père.

72 ans plus tard, s'il nous parle de la vie de son père à l'époque où il partait chaque jour travailler à la propriété de la famille Moulin, au lieu-dit « la jacqueminerie », tout comme lui aussi d'ailleurs, il nous laisse à penser que, quelques années plus loin, il ait posé ses pas dans les empruntes de son père comme pour lui signer un hommage... petit coup d'œil à Blanche.

Offrons-nous alors un paragraphe sur quelques années d'une vie vouée au travail.

Mon père était « Grand valet », c'est à dire que c'est lui qui conduisait les chevaux à la ferme des « Moulin » ; Alors il partait avec ses trois chevaux et l'banneau à la mer charrier du varrec ou d'la tangué pour étendre soit dans les champs ou les étables pour que les bêtes soient mieux couchées, ou bien encore dans les jardins. Il vendait aussi du cidre jusqu'à Cherbourg, donc en principe, il devait y monter les tonneaux dans la carriole.

Son épouse, Danièle, qui est assise à côté de Bienaimé souligne :

Toi, tu l'as fait ! Alors il a dû l'faire aussi puisque c'est plus ancien !

Bienaimé : Tout le labourage était fait avec les chevaux...on en faisait des kilomètres dans une journée, ça paraît pas ! La grosse « t'chêrue à rouelle » (charrue) qu'ils appelaient ça, avec le timon qu'était gros comme ça ! » Bienaimé joignant ses mains pour indiquer le diamètre de quelque quinze ou vingt centimètres...Quand t'arrivais dans les bouts, fallait la lever pour la reprendre, alors toute une journée d'temps, les bras...et puis tu labourais sur la largeur d'un sillon, c'est qu'ça faisait biens des kilomètres dans les pattes l'soir.

On était deux, un qui tenait la charrue et un gars qui conduisait les chevaux à la parole.

Danièle : c'est pour ça qu'ça d'vait toujours être la même personne qui s'en occupait !

Bienaimé : N'importe lequel pouvait l'faire mais enfin il obéissait plus au même, tout l'monde n'a pas la même parole pour commander !

Et puis, y'avait la saison des pommes...

De la fête St-Florel à la Chandeleur, à sept ou huit, on ramassait vingt tonnes de pommes par semaine, tous les jours et par tous les temps...Quand il avait gelé et qu'il y avait des feuilles qui voulaient pas s'décoller de d'ssus les pommes, on s'battait les bouts des doigts. Et puis à c'moment là, on n'avait pas les ciréts qu'on a maintenant, c'était une pouque (toile de jûte) qu'on mettait sur ses épaules...elle était vite trempée alors on la remettait sur une remise à sécher et on en reprenait une plus sèche...C'était la vie dure dans l'temps !

Le matin, t'arrivais dans la barrière, tu t'mettais à genoux et tu ramassais ainsi les pommes, t'en avais jusqu'à l'autre bout du clos et tu te r'levais pas ! On les mettait dans des paniers, et celui

qui conduisait les chevaux les vidait dans l'banneau qui contenait une tonne de pommes. On en ramassait une tonne et demi le matin et deux tonnes l'après-midi. Le banneau plein, on partait à la gare de Montebourg où il fallait le vider dans des wagons...mais c'est qu'y avait haut pour les jeter !

A c'moment là, on prenait l'boulot à 6h et vers 10h, on entamait une collation, une assiette de soupe et puis deux œufs ou un hareng pour deux ; on mangeait l'midi vers 14h et quand l'patron refermait son couteau, tout l'monde se levait de table et repartait...jusqu'à 20h.

Y'avait un gars comme le père Lemonnier qu'achetait des pommes et qui faisait l'courtier, il disait : « tel jour, il me faut tant d'tonnes de pommes ! » et la plupart du temps, c'est au moment où t'allais t'mettre à déjeuner que l'camion arrivait, t'avais alors dix tonnes de pommes à charger le ventre vide.

Y'avait aussi un particulier qu'était de Brix qui faisait son cidre puis le livrait dans les bistrots d'Cherbourg ; Lui, il venait vers 22h à l'heure où j'rentrais, alors il me r'courait après pour aller charger l'camion...Ah ! j'l'aurais bouffé celui-là !

Après l'école, à 12 ans au travail

Bienaimé a été à l'école de St-Floxel, route de Fontenay, de 6 à 9 ans et ensuite, jusqu'à la fin de l'occupation, à l'abbaye...et après ?

J'ai été travailler deux ou trois ans chez « lebaron », il avait des bêtes et faisait à moitié l'marchand d'vaches, donc les foires. On partait sur la route de Valognes avec trois ou quatre bêtes qu'on emmenait à pied et comme il en rachetait là-bas, rebelote, on r'faisait la route dans l'autre sens jusque là. Des coups il les vendait à Montebourg, après quoi bien souvent il fallait les mettre à la gare du Ham, et si l'wagon n'était pas à quai, fallait attendre qu'y en ai deux ou trois qu'arrivent pour pousser l'wagon, le mettre à quai et pousser les bêtes dedans.

J'ai vu, à 13 ans ½, il m'envoyait avec les deux chevaux et l'banneau à la gare du Ham chercher des sacs d'engrais, ça faisait cent kilos et c'était inmanœuvrable, c'était tellement dur ! J'en avais comme ça une tonne et demi à monter dans l'banneau, j'rentrais ensuite à pied de la gare à côté du cheval...Quand j'arrivais l'soir, j'avais les pieds essavés, en sang ! Arrivé à la maison, l'patron t'disait : « bon ! tu m'mets ça dans l'fond d'l'étable là-bas ! » C'était déjà plus pratique parce là, tu les prenais à hauteur, mais, il avait bien soin d'te dire : « Surtout ; les laisse pas tomber pour qu'ils soient éventrés !

En 1940, la famille quitte « la Grille » et vient s'installer au « Hameau Vaudiville »

1942, mes premiers souvenirs de la guerre !

Des anglais s'étaient arrêtés là devant la barrière. Deux bedfords avec leurs mitrailleuses dessus, ils nous avaient demandé où est-ce qu'il y avait des allemands dans l'coin, mais bon y'en avait pas dans l'village ; on commençait déjà à ne pas être trop rassurés...Après, comme ils avaient faim, ils nous demandaient de leur donner à manger, y'en n'avait déjà pas trop pour nous mais enfin, on avait pris des œufs, du jambon et on leur avait fait une omelette...Mais c'est qu'ils n'étaient pas pressés de r'partir. Les voyant attablés, on s'disait : « si jamais les allemands passent par là, on va s'faire ramasser tout d'suite... » et puis finalement ça s'est bien passé. C'est là qu'y en avait un qui m'avait donné une médaille avec la chaîne et l'autre un livre, qu'on a toujours d'ailleurs mais qu'est écrit en anglais, et comme on n'sait pas lire l'anglais !

Danièle: Ta fille te l'traduira...Marie-Blanche te le lira plus tard, on découvrira d'quoi ça parle !

La maison réquisitionnée

Comme la maison a été occupée pas les allemands vers la fin 42, on est partis à la « Communette » et on venait manger tous les midis chez mon grand-oncle, qu'habitait à côté au « Hameau Vaudiville », c'est d'ailleurs chez lui qu'on a vécu l'débarquement.

Fin 43, neuf bombes tombent derrière « Vaudiville »

Depuis « la cour des Boulangers » jusqu'au bout du « Hameau Vaudiville », neuf bombes sont tombées dans les clos juste derrière les habitations ; les américains avaient-ils repéré les chars allemands camouflés sous les arbres du p'tit champ à côté d'chez Hamon !

Y'a qu'chez « lebaron » qu'il y aurait pu y avoir des « dégâts »...un gros parpaing en pierre avait traversé la toiture puis le plancher et était retombé dans le lit de la petiotte ! Heureusement qu'sa mère l'avait tirée du lit !

Le débarquement, un bon souvenir !

En 44, le grand débarquement ! un bon souvenir parce que c'est ce jour-là, le 6 juin que j'devais faire ma communion ! Un souvenir qui vaut d'entendre bienaimé et son épouse rirent aux éclats devant ce tel concours de circonstances. Elle a été tout d'suite faite ! Elle a eu lieu au mois d'Août à la place !

Danièle : *Et pas avec le costume que tu d'vais avoir !*

Bienaimé : *Ben non puisqu'on l'a retrouvé brûlé dans tout ça !*

Danièle : *Il a été brûlé...donc pas d'communion !*

Bienaimé : *On avait emprunté un habit à Madame Laloi des Gougins, c'est celui d'son garçon qu'elle m'avait prêté !*

Danièle : *Tu l'as faite au mois d'août ! C'est quand même rare les communions au mois d'août !*

Bienaimé : *La communion qui devait être en principe à St-Florel a été faite à l'abbaye, l'église de St-Florel avait été esquinée !*

Le ciel de 44

Bienaimé se souvient bien du ciel éclairé ce soir de débarquement. On y voyait comme tout d'suite ! A 10h du soir, on voyait les parachutistes descendre dans un ciel violet, rose un peu comme ces couleurs de l'arc-en-ciel. Avec le grondement des avions, tout l'monde sortait voir... « qu'est-ce qui se passe ! » Voyant ce ciel tout bleu, on s'était mis dans l'avenue à d'Hervilly, on les voyait descendre. .. Ah ! Ca pleuvait !!

Même si les allemands étaient corrects avec nous, quand l'débarquement est arrivé, tout l'monde disait : « ça y est, on va être débarrassés ! »

Ici, les obus d'marine ont abattu la couverture de l'étable et de la moitié d'la maison ! Et la maison à Hamon a été complètement brûlée. C'est dans ces jours là qu'mon cousin a été tué !

Mon cousin Daniel tué

Dans la maison ici, c'était Louis Galbadon, le père de ma mère qui y habitait avec son épouse et ses 4 enfants. Dans l'bout d'la cour, ils avaient une soue à cochons qu'ils avaient recouverte de tôles et de fagots de bois. Alors que sous les bombardements, ils partaient s'y abriter, Pierre Leriche qu'habitait en face et qui avaient fait un abri recouvert de fagots à côté d'chez lui leur crie : « V'nez avec nous ! Restez pas par là ! » Toute la famille a donc traversé la route pour aller s'abriter chez Pierre Leriche...

La suite vaut la peine qu'on reprenne tout simplement les faits réels tels qu'ils ont été relatés à cette époque là.

« A la ferme de Saint-Florel, le 9 juin est tout aussi terrifiant. Jusque-là, selon l'intensité des bombardements, tout le monde faisait la navette entre la maison et l'abri. Un grand trou creusé sous une pile de bois là aussi. Mais les obus tombent trop près de la ferme maintenant si près qu'il n'y a plus ni portes ni fenêtres, que les murs eux-mêmes vacillent, semblent près de s'écrouler.

Ils sont alignés dans le trou. L'oncle, Marie, son frère, la femme de celui-ci, la tante et les enfants de Louis : Léone, 8 mois, dans les bras de sa mère ; Thérèse, 2 ans, dans ceux de son père ;

Jeanne 12 ans, Daniel 10 ans, entre les jambes de l'oncle qui est assis et Lucien 8 ans. Les autres adultes sont à genoux, buste penché.

Vers 17 heures, c'est le drame. Un obus explose tout près, dans le fond du jardin. Les éclats de métal fusent et se dispersent. Louis pousse un cri, se dresse, et retombe sur Marie. La jeune fille le soutient, voit le bas du dos ensanglanté, les vêtements lacérés, le ceinturon qui pend, tranché net. Louis a été touché aux reins.

A la droite de Marie, Daniel, lui, n'a rien dit. Pas un cri. Il est déjà au seuil de la mort, a le ventre en bouillie.

Affolement. On étend les deux blessés. Que faire d'autre ? Car dehors ce ne sont plus seulement les bombes et les obus. On se bat dans Saint-Floxel, là, tout près, dans la cour de la ferme. Les rafales de mitrailleuse martèlent les murs, des grenades explosent...

Louis revient à lui. Il souffre atrocement. Marie prend son visage entre ses mains, lui parle doucement...

« Il faudrait aller chercher de la goutte » dit quelqu'un.

Marie se rue hors de l'abri, court vers la maison. Elle se souvient que « la terre giclait devant moi, les balles sifflaient à mes pieds », mais elle ramène la bouteille. Louis boit. Une gorgée. Même pas.

L'attente. « Ils finiront bien par se lasser, pense Marie, par s'arrêter. » Mais il n'y a ni trêve ni accalmie. La Mêlée redouble de violence au contraire. Qui veut sortir est sûr de mourir. La peur, la paralysie...

« Il faut me mettre dans l'écurie », souffle Louis.

Tant pis ! Marie sort à nouveau du trou, se précipite vers l'écurie, y trouve les Polonais enfouis dans le foin. L'un d'entre eux accepte de la suivre. Ils prennent une planche, retournent à l'abri. L'oncle et le Polonais transportent Louis dans l'écurie, puis le petit Daniel, dont la blessure est béante, horrible. Tout le monde suit, se retrouve indemne dans l'écurie ; Lu mort a frôlé Jeanne : un éclat lui a brûlé le dessus de la main.

Les heures passent et les combats redoublent de violence. Les blessés perdent leur sang, entrent en agonie. La nuit. Sous le ciel de feu, éclaboussé de geysers étincelants, strié de balles traçantes. Il y a des soldats partout, des ombres noires qui se faufilent, courent, se jettent à plat ventre, qui tirent et tirent encore... « Nous étions incapables de reconnaître leur nationalité », dit Marie.

Yeux grands ouverts, Louis semble être entré en léthargie. Une dernière fois, il s'agrippe au bras de sa sœur, lui murmure :

« Je veux être enterré près de maman. »

« Je te le promets. » répond la jeune femme.

Il meurt à minuit.

A 4 heures du matin, le petit Daniel quitte à son tour la vie.

A Saint-Floxel, la fureur des combats s'atténue avec le lever du jour. Un voisin pousse la porte de la grange, trouve une famille en état de choc. Immobiles et silencieux, Marie et les siens veillent leurs morts...

« Vous savez ce qui se passe ? » dit le voisin.

Non, il ne savent pas. Les Américains sont là, qui patrouillent dans les rues, inspectent le village, maison après maison. L'oncle décide de rentrer chez lui. Les corps de Louis et de Daniel sont portés dans la chambre étendus sur le lit. Côte à côte.

Les Américains surgissent, armes à la main, font signe aux civils de sortir. Toutes les habitations doivent être évacuées. Mais Louis ? Mais Daniel ? Les soldats disent qu'ils peuvent rester, qu'ils n'ont plus rien à craindre. L'oncle pense aux Polonais. Ils veulent se rendre, sont désarmés, explique-t-il. Les Polonais sont épargnés.

Le groupe de Marie se retrouve sur la route, parmi d'autres. Ils avancent, s'arrêtent, attendent, repartent, obéissent comme des automates aux ordres des fantassins qui les encadrent. Ils sont sur un pont, la petite Léone piaille dans sa poussette. Elle a faim. Mais Marie a oublié le lait ; le lait qu'elle avait fait bouillir, qui était prêt. Ils veulent partir sur la gauche, mais les soldats les font passer de l'autre côté. Trente secondes, et le pont qu'ils viennent de quitter est touché de plein fouet par un obus, se désarticule et s'effondre. A quelques mètres près...

Ils poursuivent leur chemin à travers les clos. Marie sait où elle se trouve, reconnaît le carrefour des Quatres Grilles. Le champ où ils marchent est calciné. Marie ferme les yeux en avançant, il y a trop de cadavres noircis, brûlés...

Au sud de Montebourg, à Emondeville, les réfugiés montent dans un camion américain. Tout le monde se retrouve à tâtons. Des voisins, des connaissances. Ils s'approchent de Sainte-Mère-Eglise, campent dans un champ.

Huit jours d'errance et d'hébétude. Mais quand Marie entend dire que son frère et Daniel vont être ensevelis, elle sort brutalement de sa léthargie, secoue la tribu. Ca, il ne faut pas. Elle a promis.

Marie rentre à la ferme, arrache les corps aux fossoyeurs qui enterrent jour et nuit. Louis reposera à côté de sa mère. »

Et la suite Bienaimé ?

Ils ont fait débiter des planches chez Jean Delamontagne qu'habitait où est Maurice Ladune et qui était menuisier, et il a fabriqué deux cercueils

Comme une cicatrice qui laisse encore apparaître son empreinte sur le cœur de Bienaimé, la mort du petit Daniel était-elle fatale ? « Il était d'mon âge, on avait été à l'école ensemble...si y'avait eu un hôpital de proximité, il aurait pu être sauvé ! »

Vers Emondeville

Un de ces jours de débarquement, un américain rencontre « Vastel » qu'habitait au-dessus d'chez Lebaron et qu'était marchand d'toiles. L'américain lui dit : « Vous dites à tout l'monde du village qu'il faut s'en aller à Emondeville » C'est ainsi qu'on s'est retrouvés chez Groult à la « Vernade ». Tous ceux d'Joganville étaient partis là-bas aussi...toutes les étables étaient pleines. Là-bas, ils nous avaient dit : « Ceux qui savent traire les vaches auront le lait à boire ! Alors y'avait pas d'fainéants pour aller traire !

Y'avait un gars d'Joganville qui connaissait un dépôt d'farine pour les allemands, du côté d'la boulangerie d'Emondeville, alors tous les jours on allait chercher un sac pour faire de la bouillie et des crêpes. Là-bas, on dormait sur la paille, on était comme les vaches. On dormait pas dur, les obus nous passaient par dessus la tête, ils tiraient sur Fresville.

Après cinq ou six jours, on est revenus chez nous, on a nettoyé la maison et puis on s'est réinstallés.

Des coups, quand on n'dort pas la nuit, on y r'pense à tout ça !



A gauche, Félix Galbadon, dans la cour de l'ancienne école des filles, lors de la kermesse organisée pour récolter des fonds et pouvoir envoyer des colis pour les prisonniers en Allemagne, c'était en octobre 1943.



A gauche, la maman de Bienaimé, au Hameau Vaudiville.

Adrien LEBLOND
« La prière.....ou les vaches »



Adrien Leblond est né en 1937. Alors qu'il n'a que 2 ans, le petit garçon va suivre ses parents Maria et René, et ses trois frères et sœurs Renée, Gabrielle et Charles qui viennent s'installer dans ce corps de ferme qui ceinture la cour et dont la vue donne sur la petite boulangerie ; la ferme étant l'issue du chemin de Monlaville.

La maison du grand-père lui appartient depuis 1906 et Adrien qui aime toujours apporter aux anecdotes et aux événements de la vie l'humour qui la rend plus légère semble satisfait: *« Si j'suis pas mort d'ici deux ou trois mois, on pourra dire, ça fait un siècle que la famille habite ici. »*

Adrien est un personnage. Inquiet des situations qui perdent l'homme, il suit de près l'actualité. Bien en recul avec la société dont il n'est ni la cible, ni la flèche, il semble vivre sur une mappemonde, observant mieux d'en haut les différentes sociétés, leurs modes de vie, religions, libertés et folies..... avec celui qui sait gagner sa confiance, il se montrera très bavard, dévoilant sa philosophie..... et s'il fait plutôt partie d'la mauvaise herbe, comme le dit si bien Brassens : « c'est pas moi qu'on rumine et c'est pas moi qu'on met en gerbe ». de son indépendance peut s'élever sa liberté de penser.

De son témoignage se détache quelques anecdotes qui s'inscrivent sur l'ancre d'éclats de rires qui nous échappent inéluctablement à leur lecture. Partons alors ensemble sur le fil de son histoire.....

La valise

C'est en mai 44 que les bombardements ont commencé ; trois bombes sont tombées dans les champs derrière chez nous, où y'avait un troupeau d'vaches, ça avait fait un gros nuage de fumée, mais par quel miracle, y'a pas eu d'vaches de tuées. Devant ce spectacle, mon cousin Clément qui avait 17 ans, qui habitait Amfreville mais qui était chez nous à c'moment-là, avait été tellement pris d'panique qu'il avait repris sa valise en cuir, ma sœur Gabrielle qui aimait rire en riait, il avait refourré tous ses effets dans la valise, il l'avait refermée mais y'avait une jambe de culotte qui

dépassait ; pris d'frousse, il s'en retournait comme ça en disant « ah non ! non ! j'veux plus rester là !! » Enfin, il est revenu après mais, mais il avait vraiment paniqué.

La nuit du 5 au 6 dans l'abri

Après ça, les évènements se sont intensifiés. Mon père avait fait un abri le long du grand jardin (nom du champ qu'il y avait derrière chez nous), juste à côté d'un superbe marronnier qu'était en fleurs. Alors qu'on avait passé la nuit dans l'abri sans presque dormir, mes parents, mes deux sœurs, mon frère, moi et Ernest, un p'tit gars de l'assistance publique, qui avait 10 ans de plus que moi et qui a vécu 6 ou 7 ans avec nous, pour dire qu'il faisait partie d'la famille, il nous avait semblé entendre quelqu'un marcher sur les fagots qui recouvraient l'abri..... est-ce que c'était un parachutiste ?

Cette nuit là, on voyait les balles traçantes monter à la verticale, éclairant le ciel. Le lendemain matin, mon père voyait bien qu'ça n'allait pas faire, il est parti avec Ernest chercher un lot d'bêtes à Fresville. En passant la RN13, au niveau de l'ancienne carrière d'Emondeville, les allemands les avaient arrêtés, l'un d'eux était allongé par terre, mort. Comme les allemands avaient vu des parachutistes, ils commençaient à s'énerver ; Enfin, il est r'venu avec ses bêtes..... après, ça s'est compliqué !

La famille Moulin arrive chez nous

Le 6 ou 7 juin, chez la famille Moulin, un obus était tombé sur le pignon d leur maison ; de c't'affaire, ils ont été pris d'peur, c'est là qu'ils sont arrivés ici. La famille Moulin est restée avec nous une huitaine de jours (le père Auguste, la mère Germaine, leurs deux enfants Jean et Auguste et leur employé, un p'tit gars Doraphé).

Madame Moulin et ma mère s'entendaient bien. Ils faisaient la popotte..... Comme les vaches n'étaient pas traitées, elles gueulaient. La grand-mère Moulin qu'est morte en 46 ou 47 à 95 ans venait à pied ; c'était une petite bonne femme, elle venait à pied deux ou trois coups par jour : « Alors ! et les vaches, allez-vous les traire ? » Alors son fils Auguste qu'avait fait la guerre de 14 dans l'artillerie, il avait ses paires de baccantes à la gauloise ! Comme il était assez broussu, il ronchonnait !

La prière... ou les vaches

Ma mère et Germaine Moulin faisaient leurs prières..... dans les périodes comme ça où la vie est menacée, on essaye de s'approcher le plus possible du bon Dieu..... Quand la grand-mère, cette petite bonne femme là qui portait des cotillons d'droguet (toile épaisse), arrivait et qu'elle voyait qu'il fallait traire les vaches, et qu'elles faisaient leurs prières, elle disait « C'est là qu'le bon Dieu reconnaît ses traîtres ! » sous-entendu qu'elles commencent à se rapprocher de lui quand elles en ont vraiment besoin.... enfin, elles avaient peur de casser leur pipe !

Un besoin pressant !

Quand le soir, ma mère disait à Madame Moulin, « tient, on va faire la prière ! » Le père Moulin avait soudain un besoin pressant..... Comme il s'échappait, Germaine Moulin appelait son mari « Auguste, vas-tu v'nir avec nous faire la prière ! » Il n'avait pourtant pas d'problèmes de prostate, mais bon, il était longtemps si bel et si bien qu'il arrivait à r'venir quand la prière était finie.

Ici, tout l'monde couchait dans la pièce en bas, ça nous faisait douze, sept chez nous et cinq chez Moulin. La grand-mère s'en retournait chez elle.

Dans les campagnes

Le fils Moulin , Auguste, qui avait à peu près 16 ans, disait à mon père René : « Faut s'mettre dans la cheminée, c'est là que nous craint l'moins ! » C'est là qui s'mettait toujours, du même côté puisque de l'autre étaient pendus les jambons et les harengs. Dans les campagnes on crevait pas d'faim... par contre dans les villes, je n'sais pas si t'as vu « Les traversées de Paris » avec Bourvil, J Gabin et L de funès..., pour manger un peu, ils faisaient du vrai marché noir.

La vie que j'ai connue comme enfant par rapport à celle des gens qui vivent aujourd'hui dans les H.L.M de 25 étages, j' préfère avoir eu ma vie à manger d'la bouillie et des galettes que leur vie... J'laurais pas changée ! Quand j'allais à l'école à pied, après la saison du printemps où tous les pommiers étaient en fleurs, on s'arrêtait à manger des pommes. Le champ derrière chez nous qui s'appelait « le grand jardin », c'était plein de pommiers...

Une colonne d'allemands passe dans la cour

Après l'débarquement, mon père avait vu une colonne allemande passer, ils venaient d'un côté d'la cour qu'ils avaient traversée puis repartaient par le p'tit pont, qui a 300 ans maintenant, en direction du bas d'St Floxel (Vaudiville). Ce jour-là il faisait un soleil magnifique. Mon père, avec cet évènement du débarquement qui le réjouissait, voyait déjà la guerre finie, il disait : « Ca y est, c'est fini ! » Un des allemands avait dit : « Content ! content ! » Mon père qui croyait qu'c'était des anglais lui avait répondu : « Oh oui ! Oh oui ! » et tout l'monde riait, c'qui n'avait pas trop plu à l'un d'eux ; ils s'étaient arrêtés sur le pont, installé la mitrailleuse.... Alors le père Auguste Moulin qui avait fait la guerre de 14, avec ses baccantes, avait vu l'coup v'nir : « Rentrons- nous ! rentrons- nous ! » On était 12, ça aurait fait un joli carton ! Ils ont refermé la porte et puis eux, ils ont relevé l'ancre, sont partis. On aurait été 13, ça aurait pas été bon, mais comme on était que 12 ! ajoute Adrien en riant !

L'hôpital de campagne

Dans les moments d'la bataille de Montebourg, parmi la cinquantaine de pommiers qui habillaient le grand jardin, derrière les bâtiments ici, les américains avaient installé un hôpital de campagne, une grande bâche abritant une dizaine de lits. On voyait alors des malheureux gars d'une vingtaine d'années, les jambes molles pendantes à l'arrière des dodges qui faisaient des navettes incessantes. Comme nous, on était gamins et qu'les gamins c'est curieux, on allait voir... on aimait bien voir c'qui s'passait, mais bon, comme c'était pas d'notre âge, on nous repoussait gentiment. Et puis un jour, des obus sont tombés tout près, ils ont déménagé.

Les choux -blancs

C'était aux alentours du 10 juin, ma sœur Gabrielle, qui avait 12 ans, était en train d'ramasser des choux -blancs pour ses lapins lorsqu'elle entend derrière la haie : « Couche-té ma p'tiote !! » Le supposé canadien qui venait d'exclamer l'alerte a juste eu l'temps d'se coucher quand l'obus est tombé, dispersant ses éclats à l'horizontale qui coupaient les têtes de choux. Ce coup-là, deux soldats qui s'trouvaient un peu plus loin ont été tués sur le champ... les choux -blancs faisaient presque un mètre, si ma sœur était restée debout, elle aurait pu être tuée !

La mine

Un jour, comme y'avait une mine qui avait été posée par les allemands pas loin d'ici, les américains arrivent et nous font ouvrir les fenêtres... en fait, ils voulaient faire exploser une mine qui finalement n'a pas explosé puisqu'ils ont réussi à la tirer comme ça.

Eugène Cauvin... la vie, ça se joue d'un coup de dé

Le 6 ou 7 juin, notre voisin Eugène Cauvin a été tué dans un abreuvoir. Il habitait « La croix-nicolle », et juste à côté d'chez lui, y avait un abreuvoir, alors avec sa femme et ses six enfants, ils sont partis s'y réfugier. Il était installé face à sa femme et ses enfants quand un éclat d'obus d'marine tombé tout près lui a traversé la poitrine. On avait retrouvé sa bouteille de cidre et son verre affourché sur la haie d'épine. C'est mon père qui l'a enseveli, il était très dévoué pour ça. Il est mort là alors que ça maison qu'ils venaient de fuir n'a même pas été touchée ; C'est pour dire que si c'est là qu'on doit mourir, c'est pas ailleurs ! La vie, ça se joue d'un coup de dé !

« Mignonne »

Mon père avait une jument qui s'appelait « Mignonne », et je sais qu'il y tenait. Elle a été tuée dans les près derrière chez nous, et tout près de l'endroit où s'était coulé un char américain. Pour le ressortir de là, ils l'avaient remorqué à deux autres chars avec un gros câble qui n'avait pas résisté ; du coup, ils avaient utilisé une chaîne dont les maillons étaient énormes, et c'est avec bien du mal qu'ils avaient réussi à se retirer. De là, ils étaient repartis par la chasse des près, vers Vaudiville. Dans ces moments où le char était coulé, les allemands avaient envoyé des obus, est-ce alors d'un éclat que la jument a été tuée ? Je sais qu'mon père avait trouvé aussi un allemand tué ; avait-il voulu voir de plus près c'qui s'passait ? C'est mon père qui l'avait enterré dans les près, là, provisoirement puisqu'il a été relevé quelques années plus tard!

Direction Sainte-mère

Un jour, les Américains sont arrivés ici et nous ont dit : « Faut s'en aller ! » alors on est partis en carriole avec les Dubois qui habitaient au Mesnildot, ces gens-là n'avaient qu'un gamin. La famille Moulin n'avait pas voulu nous suivre, ils étaient repartis chez eux. On est arrivés au village des Perrines à Ste-mère. Nous, on couchait dans l'petit village avec ma mère et la femme Dubois tandis que les hommes couchaient dans une grange. Ça a duré trois ou quatre jours. C'est là que j'regardais passer des chars par convoi qui venaient de Ste-marie-du-mont sur la route de Ravenoville.

Le retour

Quand on est revenus de Ste-Mère, on s'est retrouvées ici avec les familles Rossignol qui habitaient « La Ferté », Philippe au « Vert Bosquet » et Hébert à Couhière. Ça les faisait bien une vingtaine au total, dont une dizaine dans la boulangerie en haut d'la cour ; deux ou trois gamins couchaient sur le four, ils n'avaient pas froid !

En huit jours, ils ont vidé un tonneau d'cidre, c'était du bon pur jus. Y avait des américains dans les clos à côté, Paul et Louis Philippe leur charriaient sans arrêt du cidre. Il faisaient remplir des bouteilles, arrivaient, repartaient ... en échange les américains donnaient du chocolat, des cigarettes... c'est là qu'les gens ont commencé à fumer. Comme on avait Ernest, le p'tit gars d'l'assistance, il avait tout l'temps la cigarette.

Denise D'HERVILLEY...et Victor LEQUERTIER
« A la cour des Boulangers »...« J'allais chercher mon pain,
comme d'habitude »



Il est un petit hameau à peine retiré du village de vaudiville qui porte un nom bien charmant : « La cour des Boulangers ». A l'origine, ce lieu était un grand domaine dont les propriétaires, une famille Leboulanger, se virent perdre le droit d'ainesse après la révolution. Ce domaine fut partagé sous Napoléon III. Avec le temps la propriété garda son nom « La cour » pour un domaine important limité par des murs et bâtiments rattachés à une habitation, et « des boulangers » pour ses propriétaires, la famille Leboulanger.

De nos jours, une des habitations de la cour est la propriété de Denise et Eugène D'Hervilly. Denise, dont les parents s'appelaient également Denise et Eugène nous explique :

C'est la famille « Dutot » qui habitait là, jusqu'à ce qu'en 1942, il se virent dans l'obligation de se retirer pour laisser place aux allemands.

A l'époque, Denise habitait la 2^{ème} maison du hameau, à cinquante pas d'ici, et la 3^{ème} était habitée par Henriette Lemonnier et sa fille Albertine Lepoittevin.

Le témoignage qu'elle nous livre ci-dessous a, par moments, le caractère d'une conversation, pour cause, alors que Denise est assise auprès du feu, près de son époux Eugène, Victor vient de frapper à la porte : « Entre Victor ! »

Victor Lequertier, habitant au Hameau Vaudiville, a vécu les événements à l'endroit même où il réside actuellement. Il nous explique :

Je suis né à Octeville-l'Avenel en 1929 et je suis arrivé à St-Florel le 10 juin 1940. J'habitais à St-Vaast avec ma mère, mon père était décédé alors que j'avais vingt quatre mois. Mes grands-parents paternels sont venus me chercher ce 10 juin, c'était le lendemain de ma communion. C'est aussi ce jour-là que les troupes françaises avaient mis l'feu aux dépôts d'carburants de Rouen et du Havre pour ne pas que les allemands les utilisent, je me souviens, à trois heures de l'après-midi, le ciel était aussi noir qu'à minuit.

Ici, à St-Florel, les allemands n'étaient pas encore arrivés ; ils ont dû arriver début juillet.

Denise : Dans le clos en face de chez nous, les allemands avaient fait une tranchée en zig-zag, et de part et d'autre, des grands trous carrés ; ils y faisaient des manœuvres, s'entraînaient. Ils avaient des grenades en bois, on aurait dit des pilons à purée. Quand ils étaient partis, nous et les p'tits « Hamon », on jouait là-dedans, on s'mettait dans les trous, mais moi qui n'avait pas 5 ans, j'grappinais pour en ressortir.

La seule fois où j'ai vu ma mère paniquer

Ca doit être en mai 44, neuf bombes sont tombées derrière le village de Vaudiville. Les allemands étaient partis voir les impacts, et à leur retour, l'un d'eux avait dit : y'a eu autant de bombes de tombées que de maisons dans l'avillage ; vous allez voir, ils ont loupé leurs cibles, ils vont revenir ! »

Le lendemain matin, papa était parti traire, maman avait habillé jojo, mon p'tit frère qui avait à peu près trois mois, quand soudain un grondement d'avions a résonné autour de nous : « ça y est, c'est pour nous ! »...et papa qui rentrait avec son bidon sur l'épaule en sifflant. C'était une fausse alerte ! Oh, comme elle avait eu peur !

Après ça, les allemands qui occupaient la maison à « Dutot », notre maison actuelle, sont partis de nuit avec les chevaux, déménageant toutes les munitions dont les étables étaient pleines. Combien pouvait-il y avoir d'hommes ici ?

Victor : Oh ! y'avait bien un bataillon !

Chez Pierre Leriche, la maison n'avait pas été occupée, la petite Marie Galbadon avait la tuberculose, alors comme elle était malade, ils avaient mis une pancarte à la barrière. Dans ces cas là, ils n'occupaient pas la maison.

Auprès d'chez nous, la maison des « Hamon » avait été occupée, du coup ils étaient venus habiter dans l'cellier à Auguste Guillotte qui s'trouvait juste en face les barrières de chez nous.

Madame Hamon avait une fille Elisabeth, c'était une belle fille. C'était tout juste avant l'débarquement, y'avait un allemand qui l'avait regardée de trop près ; comme défense envers sa fille, Madame Hamon lui avait craché au visage...Heureusement qu'ça s'est produit à un moment où les américains allaient débarquer sinon il est possible que Mme Hamon aurait été inquiétée.

Je suis parti chercher mon pain à Emondeville

Le lendemain du débarquement, je suis parti comme d'habitude avec la voiture à Quéton chercher le pain à Emondeville. Empruntant la route de Joganville, aux abords de l'église, j'voyais des allemands qui couraient dans tous les sens, tournaient par tous les bords...personne ne m'a rien dit, ils étaient trop occupés ! ajoute Victor avec le sourire ; Etaient-ils en exercice ?

Eugène : Ils cherchaient les paras !

Victor : Les prés autour étaient couverts de parachutes...c'était l'débarquement !

Eugène : Le gros d'la troupe de parachutistes était sur Foucarville, St Germain et St-Martin-de-Varreville, puis Turqueville, Ste-Mère...de c'côté là, les clos étaient couverts de parachutes bariolés, on n'voyait plus l'herbe !

Denise : Chez nous, on n'en n'a pas vu tellement ! Ici, papa en a vu cinq qui descendaient, ils ont eu juste le temps de se cacher sous le hangar parce qu'il montait une colonne allemande ; c'était les tous premiers paras, c'était le 6 ou 7 juin au matin, les préliminaires.

Victor : A la maison, y'avait une tranchée qui avait été faite dans le jardin et qui passait au pied d'un pommier, c'est à son niveau qu'on s'abritait quand ça canardait. S'il y avait une accalmie, on essayait de sortir, mais bien souvent, cinq minutes plus tard, ça r'commençait. Puis Pierre Leriche qui était notre voisin nous a invités à s'abriter chez lui, du coup on s'est réunis.

Les jours et les nuits mouvementées de l'après 6 juin

Denise : On s'est retrouvés à plus de vingt cinq dans la tranchée en face de chez nous, elle avait été agrandie puis recouverte de fagots, et pour s'asseoir, y'avait des billots de bois de place en place...assis là-dessus toute une nuit sous le bruit des avions qui passaient, la situation n'était pas très confortable ! Parmi toutes ces personnes, la famille à Bernard Jaunet nous avait rejoint à une vingtaine ; à partir de là, c'est un peu une histoire commune qui commence pour nous.

J'me rappelle, maman qui disait :

- « Madame Jaunet, entendez-vous les avions ? » Et qu'elle lui répondait :
- « Oui ! Oui ! Tous mes papiers sont dans ma boîte ! »

Eugène : *Quand les gens quittaient leurs maisons pour aller se réfugier un peu plus loin chez un voisin, la plupart d'entre eux emportaient tous leurs papiers.*

Denise : *Et cette femme de Fontenay qui était arrivée avec la Famille Jaunet, il fallait à tout prix qu'elle aille chercher ses sabots qui étaient en réparation chez Madame Rounsard ; son mari qui était aussi perdu qu'elle s'appêtait à sortir de la tranchée, papa le retint donc.*

- « Où tu t'en vas ? »
- « J'm'en vais trachi les sabots à ma ferme chez la mère Rounsard ! »
- « Veux-tu t'renter ! »
- « Mais c'est là, à côté ! »

C'était vraiment pas l'moment d'sortir, ça tirailait d'partout, on entendait les balles dans les fagots...

Eugène : *Ah ! mais les gens déraisonnaient.*

Victor : *Pendant la période où ça a bombardé ici, pendant les accalmies, on allait traire les vaches qu'étaient à la « blanc-pèlerie » (nom du champ auprès d'chez Jean Moulin. On prenait la chasse par derrière chez nous. J'y allais avec le grand-père. Lui, il avait fait la guerre de 14.*

On quitte la cour des boulangers

Denise : *Chez les parents à Bernard Jaunet, y'avait un alsacien qui s'appelait Albert Kéning ; comme il parlait et comprenait très bien l'Allemand, il était toujours attentif aux informations reçues et retransmises par les Allemands à côté ; il suivait et comprenait les attaques. Dès lors qu'il apprit que le château situé auprès de la ferme de la famille Jaunet était libéré, il a dit « On s'en va ! »*

Ce jour là, trois allemands avaient décidé de rester dans la maison chez nous. Dans l'attente, ils avaient enlevé leurs armes, leurs balles, et les avaient déposées dans un gros chaudron. L'un d'entre eux, allongé sur un matelas, était blessé au visage, défiguré ; c'est celui là qui était venu nous trouver dans la tranchée ; comme il n'y avait pas loin entre la maison et le jardin, il était arrivé tout blessé et voulait donc rester avec nous, alors papa l'avait ramené à l'intérieur, puis lui avait donné du calva ; fallait pas qu'il reste avec nous dans la tranchée.

Au moment où nous partions, un Allemand gradé était parti les trouver et les avait fait s'rhabiller...fallait y aller !

Dès notre départ, vous avons vu des morts tout le long de la chasse, et des vélos un peu partout, et puis en remontant le « pas à brebis », un allemand qui avait été blessé s'était assis dans l'fossé, il regardait une photo de famille. Arrivés à la grille, Madame Jaunet nous a fait entrer chez elle et nous a dit : « Mettez-vous dans la tranchée, j'm'en vais chez Ernest Nanable voir c'qu'ils deviennent ! » On est donc entrés dans la tranchée faite dans l'jardin. Là, papa nous a dit : « Moi, j'reste pas là-dedans ! Reste qui veut, moi j'm'en vais ! » En ressortant, à peine était-on arrivés à la barrière qu'un obus tombait dans la tranchée.

Victor : *Oh ben, il était temps !*

Eugène : *ça, c'est un char qui les regardait ! Près de la grille, y'avait des chars qui étaient enflammés ?*

Denise : *Oh oui ! ça flambait ! Où est-ce qu'on s'est retrouvés, à Emondeville ou au château d'Rioux à Ste-Mère ?*

Victor : *Là-bas, à Ste-Mère !*

Denise : *Et Bienaimé Laisné, était-il avec vous ?*

Victor : *Non, non ! On était qu'tous les trois !*

Denise : *Vous n'étiez pas avec les Lefrançois, André Hamon et tout ça ?*

Victor : *On est partis tous les trois les derniers, puisque le grand-père ne voulait pas partir !*

Eugène : *Quand vous êtes revenus la maison était peut-être vide !*

Victor : *Ah non ! Un obus était tombé juste devant la porte !*

Denise : *Et chez Pierre Leriche, étaient-ils partis ?*

Victor : *Je n'sais pas quand ni où ils sont partis, enfin chez eux il y a eu deux morts ! J'me souviens, les deux corps avaient été déposés sur du foin , on est partis en les laissant là dans l'étable.*

Denise : Quand on est partis chez Mr Lenable, on s'est mis dans leur tranchée en attendant, et puis un jour, Monsieur Lenable a décrété qu'il y avait trop d'monde, il a décidé d'garder les femmes et il a envoyé les hommes ; alors on s'disait, mais lui c'est un homme, pourquoi reste-t-il ?

Eugène : Il aurait mieux fallu faire deux groupes !

Denise : J'me souviens que dans la tranchée chez Mr Lenable, les américains qui étaient là avaient pris un jeune de 16 ans pour qu'il entre devant eux, au cas où y'aurait eu des Allemands dans la tranchée ; il ne voulait pas ! alors papa avait dit : « J'vais y aller, moi ! » Ah non ! c'était lui, c'était pas quelqu'un d'autre !

Ensuite, on est parti à Emondeville au Hameau de Haut.

Eugène : Les femmes qui avaient des enfants partaient à travers chasse avec leurs voitures à p'tiots qu'avaient des p'tites roues (landeaux)

Denise : Oh oui, j'm'en souviens, là où sont situés les transports Groult actuellement, c'est une famille « Laloï » qui habitait là. Ils avaient une petite voiture avec un enfant dedans, et comme ils commençaient à perdre les roues, c'était Louise Hamon qui avait un chignon qui donnait ses épingles pour remplacer les goupilles, elle disait : « y'va pas m'en rester ! »

Sur la route du château de Rioux, deux avions nous avaient mitraillés, on s'était tous couchés dans l'fossé.

A Rioux, on est restés un p'tit moment. J'me souviens, tous les matins, y'avait le ravitaillement pour les américains, le service était fait, boîtes de cassoulet, biscuits, gâteaux, bonbons, cigarettes...

Eugène : C'était des gros bonbons verts, on en avait plein la bouche ; ça faisait 4 ans qu'on en avait pas vu !

Victor : Nous, c'est les Allemands qui nous avaient dit d'foutre le camp, c'est pour ça qu'on est partis tous les trois vers Ste-Mère. Arrivés à la grille, on a vu les américains qui nous ont embarqué en camion. A Ste-Mère, y'avait un monde fou, toutes les étables étaient prises...on a couché dans la paille. Ici, on est restés trois jours, après ça, le grand-père a dit : « Allez hop ! »

Denise : Nous, de Ste-Mère, on est partis à Ravenoville chez des parents à Mr Jaunet, c'est là que papa nous a annoncé qu'la famille avait été tuée et que je ne reverrai pas mémère, ni les tantes...Alors Denise se rappelle...Ce soir du 5 juin, j'm'en souviens très bien, nous étions en route sur le chemin de « Vaudiville », allant reconduire Madame Collas chez elle au « chemin des cabanes ». Elle venait de passer une partie de l'après-midi à faire de la couture à la maison. Arrivés à la hauteur du chemin de « la communette », croisant Mr Hamon, un cherbourgeois réfugié à Montebourg qui venait justement chercher du lait chez nous, papa s'arrête à sa hauteur et échange quelques mots. Soudain, comme un petit avion se promenait dans le ciel, papa lui a dit : « C'est pour cette nuit ! » Je suppose que papa avait des antennes avec la résistance. Nous repartons donc au chemin des cabanes, déposons Madame Collas chez elle, et au retour nous arrêtons chez notre grand-mère paternelle, Justine Leneveu, qui habitait à Couhière avec sa fille Berthe. Papa leur a proposé de les remmener chez nous, et malgré l'insistance, elles n'ont jamais voulu...et ça j'm'en souviens comme si c'était hier...Une semaine plus tard, elles périssaient dans cet explosion incendiaire qui a laissé plus de vingt victimes à la ferme Legriffon.

En effet, six membres de la famille de Denise parmi les vingt sept victimes périrent dans le feu : Emile et Elisa Legriffon (oncle et tante pour Denise), Denise et Léonie Robert, leurs filles et André leur fils (cousins et cousines pour Denise), et Justine et Berthe Leneveu, (grand-mère paternelle et tante pour Denise).

Cette tragédie ayant été écrite par Guillaume Lecadet, qui en a été témoin puisque présent chez les Davourie, maison contiguë, au moment de ces faits, a écrit ce témoignage que nous vous laissons découvrir ci-dessous, chapitre de son livre « Montebourg dans la bataille ».

Le Hameau de Couhière

A quelques cent mètres du village que nous venons de quitter, un chemin relie les routes de Saint-Martin-d'Audouville et de Quinéville, de la maison du « Diable » à la « Maison Rouge » ; il est bordé d'habitations rustiques et de fermes. C'est le tableau du Bocage : la

verdure, le feuillage, les fleurs abondent. Nous débouchons devant l'entrée de la ferme Le Griffon ; l'habitation principale, qui forme en même temps le logement des fermiers qui a peu souffert ; nous y entrons. La maison est pleine de réfugiés (une trentaine) dont nos voisins de Montebourg ; tout le monde est debout. Il est impossible de nous recevoir, nous allons à côté où il n'y a pas encore de réfugiés.

Nous recevons chez Davouerie un accueil qui nous touche profondément et nous reconforte. Ces braves gens, bouleversés par les événements, voulaient quitter leur demeure ; leurs animaux étaient disparus. Notre présence les encourage, ils décident de rester. Nous inspectons la maison ; l'escalier monumental de pierre, à l'entrée, est un abri de premier ordre. Le débarrasser de tout ce qui l'encombre est l'affaire d'un instant ; une douzaine de personnes pourront y prendre place.

La première journée (12 juin) se passe sans incidents ; le fermier a retrouvé une partie de son bétail. Les obus sifflent bien de temps à autre en tous sens, au-dessus de nous, mais ils passent haut et nous avons l'impression que nous ne sommes pas un objectif. Le ravitaillement est abondant ; nous sommes un peu remis des heures mouvementées que nous venons de vivre, le moral est bon.

De temps en temps, je monte l'escalier de pierre ; de là-haut, je vois Montebourg. Le clocher tient encore, mais les obus explosent sans cesse autour de lui. Des balles, soudain sifflent à mes oreilles, je dois être vu. Ce point est donc observé. Chose étrange, nous ne voyons pas de soldats ; serions-nous donc à nouveau entre deux lignes ?

Le soir, le bombardement fait rage en direction de Montebourg ; des obus tombent également dans notre voisinage. Le ciel est tout à coup embrasé : la clarté d'un immense incendie ! Je grimpe l'escalier ; devant mes yeux, Montebourg flambe sur une grande étendue. Je contemple le spectacle avec une infinie tristesse. Combien d'habitants sont-ils restés ? Combien vont périr dans le feu ?

Je descends ; dans la cour, tout le monde regarde l'horizon ensanglanté sans prononcer une parole. La même angoisse étire les cœurs.

Nous nous installons à seize sous l'escalier pour passer la nuit, debout ou accroupis, essayant en vain de dormir. Le jour vient, sans incidents. Le bombardement se rapproche ; il s'intensifie d'instant en instant ; les obus tombent sur notre droite, à peu de distance. Bientôt, nous voyons arriver deux familles du village voisin, poussant brouettes et voitures d'enfant, fuyant leurs demeures en ruines. Elles s'installent, font déjeuner les petits.

Des rafales, cette fois, tombent près de nous ; les éclats pleuvent et ricochent sur les murs ; tout le monde se précipite sous l'escalier. Je reste sur l'étroit palier. Près de moi, une jeune femme tient son bébé de quelques jours : « j'ai peur, me dit-elle, il n'est pas baptisé, s'il allait mourir ! » - « Je vais le baptiser à l'instant », lui dis-je. Je prends un peu d'eau et, selon la formule sacramentelle, je le baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Cette scène restera à jamais gravée dans ma mémoire.

Le tir infernal s'apaise enfin, le calme renaît. Les nouveaux venus s'installent dans une dépendance de la ferme.

Tout est tranquille ; on dirait même que le tir des armes automatiques se déplace et s'éloigne.

Il est 17 heures ; soudain, l'effrayant grincement entendu l'avant-veille, dans le champ, vient vers nous. Tous se précipitent sous l'escalier ; les trois explosions nous déchirent jusqu'aux entrailles.

L'engin a explosé sur les dépendances de la ferme « Le Griffon », des étables sont effondrées ; l'une d'elles flambe ; des murs s'abattent, des toitures sont soufflées, des pierres se détachent au-dessus de nous et tombent avec fracas.

Cette machine infernale, la nouvelle invention de la barbarie teutonne, incendie, pulvérise et renverse tout dans son rayon d'action. Que faire ? Partir. La mitraille fait rage et la bataille, maintenant, semble engagée dans les abords mêmes de la ferme. La route est balayée par les armes automatiques, les fusants éclatent de toute part. Nous décidons de rester, au moins pour la nuit.

Nos voisins, dont les cloisons intérieures de la maison sont déplacées, veulent partir, mais leurs chevaux sont ensevelis sous les décombres. Ils placent un blessé dans une vachère et la poussent à bras Ils s'aventurent sur la route, oh ! pas loin. Ils reviennent précipitamment ; impossible d'avancer sous ce déluge de mitraille. Ils ne veulent pas rentrer dans leur maison et s'installent sous un hangar, dans leur cour, à quelques mètres de nous. Grave imprudence, car ils ne seront plus protégés des murs.

Nous voyons venir vers nous un soldat américain : c'est donc que nous sommes toujours dans leurs lignes ; ceci nous rassure un peu. Il est blessé au côté et semble beaucoup souffrir. Le fermier lui donne du « Calvados », cela le remonte. Il repart en direction de la bataille. Nous ne pouvons obtenir de renseignements précis, il ne parle pas un mot de français. Nous comprenons cependant que les allemands ont cerné une unité américaine qui a été délivrée par la contre-attaque dont nous avons entendu l'effrayant tumulte.

La nuit vient à nouveau ; nous la passons sous l'escalier dans une position intenable. Certains s'effondrent dans leur sommeil, puis, le jour se lève enfin (14 juin) et, avec lui, la bataille redouble ; les obus se croisent au-dessus de notre demeure, mais les projectiles tombent assez loin.

Nos voisins procèdent au sauvetage des chevaux pris sous les éboulements. La matinée se passe ainsi et, chacun à sa résidence, s'installe pour déjeuner : les Le Griffon et leurs réfugiés, sous leur hangar, parmi les voitures et les bottes de paille qui protègent des éclats ; nous, dans la cuisine de nos hôtes.

Le bombardement a cessé, c'est le calme. Le repas est assez gai ; il semble que la bataille s'éloigne.

Il est 2 heures exactement ; on va servir le café. L'affreux grincement se fait entendre à nouveau. Nous avons la sensation qu'il vient directement sur nous. Tous se précipitent sous l'escalier. Je n'ai pas le temps d'y prendre place, le plancher de la cuisine s'effondre, je suis couvert de débris ; la porte est arrachée, la maison tremble au-dessus de nous, tout flambe ; tout le monde se précipite dehors. Je regarde le brasier ! Trente personnes flambent comme des torches : vision d'horreur ! Le bruit des flammes et des tuiles qui sautent, étouffe les cris qui partent de cet enfer.

De cette mer de feu, trois formes humaines sortent en hurlant et courent vers nous : le petit L.G... arrive le premier, puis le fils L.O... Ce malheureux enfant a un aspect terrifiant : sa figure est noire, ses cheveux crépus brûlent encore, ses yeux horrifiés sortent des orbites, la peau de ses mains tombe en lambeaux. Il doit souffrir atrocement. Mais il voit ; ses yeux ne sont pas atteints ; quelle doit être l'étendue de ses brûlures ? Ses vêtements l'ont protégé ; nous nous précipitons sur lui. Le petit L.G... saigne, mais c'est moins grave. Le journalier Baptiste arrive ses blessures semblent superficielles ; il est le moins touché.

Vingt-sept personnes, en quelques secondes ont péri dans le feu. Tout est consommé ; l'une put s'échapper de la fournaise en direction des jardins où elle s'effondra en flammes ; nous ne l'avons pas vue, elle fut retrouvée plus tard.

Avant de quitter ces lieux maudits, je regarde encore au-delà du petit mur et je ne vois qu'un feu qui se consume dans le silence de la mort.

Nous partons avec les trois rescapés en direction de la « Maison rouge » où la bataille fait rage. Notre intention est de gagner, par Saint-Florel, Joganville et Emondeville...

Denise : C'est là que Léontine Courbaron a été retrouvée brûlée dans l jardin. les autres n'ont pas été reconnus, retrouvés dans leur position assise, couchée tels qu'ils l'étaient avant coup. Papa a reconnu sa sœur puisqu'elle portait un pendentif. A côté d'elle, y'avait une dame assez grande, il a présumé qu'elle était sa mère.

RESUME DES REUNIONS DE CONSEIL DE 2005

SALLE COMMUNALE

L'achat d'un portail pour la cour de la salle communale a été décidé pour un montant de 1640,95 €. La confection a été confiée à l'entreprise Barbey qui s'est chargée de la pose avec l'aide des employés communaux.

ASSAINISSEMENT

Le conseil municipal a été appelé à délibérer sur l'assainissement de St-Florel. Il a été décidé la mise en place de l'assainissement collectif pour «la rue Saint-Clair» et «la Foulerie», du fait de la possibilité de raccordement au réseau de Montebourg. Le reste de la commune sera en assainissement individuel.

EMPLOYEE DE LA COMMUNE

Melle CORBIN Gislaine, employée par la commune, a été promue au grade d'agent d'entretien qualifié à compter du 1^{er} juillet 2005

REPAS DES AINES

Cette année 72 participants se sont retrouvés autour du repas traditionnel, coût total 1341,25 € soit 18,63 € par personne.

NOËL DES ENFANTS

79 enfants de 0 à 11 ans se sont retrouvés le 18 décembre 2005 autour du sapin de Noël à la salle de l'Abbaye de Montebourg pour y recevoir cadeaux, friandises et goûter de fête.

MAIRIE

Le permis de construire a été accordé, le maître d'œuvre choisi (M. Piard, Valognes), l'appel d'offres auprès des entreprises est lancée.

NUMERUS

Le projet de numérotation des habitations et de désignation des voies de la commune a été finalisé. Les plaques d'indication ont été achetées.

L'ensemble de la commune sera donc dotée de numéros et d'indication des voies dans le courant de l'année 2006.

LE LUTRIN

Le Lutrin de l'église fait partie de notre patrimoine et est classé monument historique depuis 1914. Il n'a jamais bénéficié d'une remise en état depuis cette date.

Le conseil municipal, à l'unanimité, a décidé sa restauration. Des contacts ont été pris avec les services de la Maison du Département chargés de la Conservation des Antiquités et Objets d'Art, ainsi qu'aux 3 entreprises spécialisées.

BUDGET

Le budget est équilibré en recettes et en dépenses

- section de fonctionnement : 97509,57 €
- section d'investissement : 97141,44 €

Le compte administratif présentait :

- un excédent de fonctionnement de 59004,57 €
- un excédent d'investissement de 10575,34 €

SUBVENTIONS

Chaque année le conseil municipal est sollicité par diverses associations ou écoles pour l'attribution de subventions.

C'est ainsi qu'a été allouée pour 2005 la somme totale de 905 € établie comme suit :

- ligue de défense contre le cancer	77 €
- comice agricole	8 €
- Aveugles	8 €
- Donneurs de sang	8 €
- Myopathie	8 €
- Papillons blancs	8 €
- CAT de Montebourg	31 €
- Association l'Espérance de Valognes	16 €
- Association Sclérosés en plaques	16 €
- Association mutilés, invalides de Cherbourg	16 €
- Aide à domicile	16 €
- Mutuelle du trésor	16 €
- Association des paralysés de France	8 €
- Secours populaire	16 €
- La Croix Rouge	16 €
- Secours Catholique	16 €
- Comité des Fêtes de St Floxel	230 €
- St Floxel Animation	230 €
- Amicale Territoriale	25 €
- Ensemble contre le projet d'enfouissement	16 €
- ASTRE	20 €
- Elèves de CM2 A.Lefillatre	40 € (5 enfants de la commune)
- Elèves de CE2, CM1 A. Lefillatre	30 € (6 enfants de la commune)
- Elèves du Collège T. de la Roche	30 € (3 enfants de la commune)

COMPTE ADMINISTRATIF 2004

FONCTIONNEMENT

PRODUITS	
Impôts locaux	21 686 € <i>142 251</i>
Autres impôts et taxes	3 293 € <i>21 601</i>
Dotation globale	42 990 € 281 996
Etat: compensation	4 303 € <i>28 226</i>
Etat: divers	2 431 € <i>15 946</i>
Revenus immeubles	8 110 € 53 198
Revenus location salle	3 819 € <i>25 051</i>
Revenus divers	19 293 € <i>126 554</i>
Produits financiers et exceptionnels	864 € 5 667
Total des produits de fonctionnement	106 789 € <i>678 889</i>

CHARGES

Charges de personnel	28 481 € <i>186 823</i>
Achats et charges externes	15 544 € <i>101 962</i>
Charges financières	2 459 € <i>16 130</i>
Autre contingent OPAH	422 € <i>2 768</i>
Contingent- ind élus	10 330 € <i>67 760</i>
Subventions versées	651 € <i>4 270</i>
Total des charges de fonctionnement	57 887 € <i>379 714</i>

INVESTISSEMENTS

RESSOURCES	
Excédent de fonctionnement capitalisé	20 280 € <i>11 348</i>
TVA	1 486 € <i>9 748</i>
Emprunts	15 000 € <i>98 394</i>
Subvention beffroi	3 938 € <i>25 832</i>
TLE	1 140 € <i>7 478</i>
Total des ressources d'investissement	41 844 € <i>274 479</i>

EMPLOIS

Dépenses d'équipement	22 773 € <i>149 381</i>
Remboursement de la dette financière	5 916 € <i>38 806</i>
Total des emplois d'investissement	28 689 € <i>188 188</i>

Les chiffres en italique sont en francs

Excédent de fonctionnement	48 902 €
Excédent de financement en investissements :	320 776
	13 155 €
	86 291
Le résultat d'ensemble s'élève à :	62 057 €
	407 067

DEMOGRAPHIE

☺ *NAISSANCES* ☺

Tous nos souhaits de bienvenue à :

Garance FORTIN
Fille de Mr et Mme Denis FORTIN
née le 17 juillet 2005 à CHERBOURG - OCTEVILLE

Gabriel et Sacha LEREVEREND
Fils de Mr et Mme David LEREVEREND
nés le 15 septembre 2005 à CHERBOURG - OCTEVILLE

Thomas HOULLIER
Fils de Mr et Mme Lionel HOULLIER
Né 27 novembre 2005 à CHERBOURG - OCTEVILLE

« Bonne route sur le chemin de la vie »

♥ *MARIAGES* ♥

Se sont unis par les liens du mariage :

Le 19 février 2005 à la mairie :
Mademoiselle Sophie NOEL et Monsieur David MALENFANT

Le 26 mars 2005 à la mairie :
Mademoiselle Magali LEVEZIEL et Monsieur Sébastien COSNEFROY

Le 4 juin 2005 à la mairie :
Mademoiselle Lucie INGOUF et Monsieur François DOGUET

Le 29 août 2005 à la mairie
Mademoiselle Susan WRIGHT et Gary EMBLETON

« Tous nos vœux de bonheur aux époux »

♪ NOCES D'OR ♪

Ont célébré leurs 50 ans de mariage :

Mr et Mme Gustave CLIN
Le 10 septembre 2005

« Toutes nos félicitations »

† DECES †

Hélas nous ont quittés :

Marie FRIGOT
Le 7 mars 2005 dans sa 82^{ème} année

Albert AIMARD
Le 2 juin 2005 dans sa 80^{ème} année

Marie INGOUF
Le 28 août 2005 dans sa 94^{ème} année

« Nous les regrettons bien »

MOT DE LA PAROISSE

Bonne et heureuse année !

Je remercie les responsables de ce bulletin municipal de me permettre comme les années précédentes, de vous adresser ces quelques mots en ce début d'année 2006.

Je voudrais souhaiter à chacune et à chacun d'entre vous, lectrices et lecteurs de ce bulletin, mais aussi à tous les habitants de Saint-Floxel, une bonne et heureuse année. À tous j'adresse mes vœux de bonheur, de joie, de paix, de santé, de travail.

Une année vient donc de se terminer avec son lot quotidien de joie, de peine, mais aussi de catastrophes à travers le monde – les cyclones ont été nombreux et dévastateurs en cette année 2005. Il y a eu aussi toute une série d'accident d'avion l'été dernier. Les attentats sont presque encore quotidien en Irak...et la liste reste encore longue.

L'année 2005 est partie, une autre année, 2006 arrive, page blanche à remplir, livre ouvert à écrire. Que cette page soit remplie de tous ces événements heureux que nous pourrons vivre ensemble tout au long de l'année : rencontres fraternelles, rencontres familiales. Dans un monde si souvent déshumanisé, il ne faut pas négliger tous ces moments familiaux et amicaux qui permettent de se retrouver ensemble, de recréer des liens.

J'ai eu quelques occasions d'aller à Saint Floxel au cours de l'année 2005, plus particulièrement pour un mariage en février dernier, des noces d'or en septembre et aussi pour la messe annuelle à l'occasion du rassemblement des aînés au mois d'octobre.

Que cette année nouvelle, nous apporte la Paix dans nos familles, dans nos communautés qu'elle voit s'estomper les querelles et les rancœurs qui pourraient exister ici ou là, alors on pourra dire de nous, comme on disait des premiers chrétiens, « Voguez comme ils s'aiment ». Et alors notre vie sera un Témoignage pour ceux qui nous entourent.

À toutes et à tous, je redis, bonne et heureuse année 2006.

Jacques Haupais

LE COMITE DES FETES

Chaque année, le bulletin d'information me permet de dresser moralement un état de santé tiré sur l'année passée au sein du comité des fêtes. La barre du bilan étant légèrement au-dessus de celle de l'an dernier, je voudrais profiter pour apporter une touche différente aux autres bulletins, vous faire partager la vie des six jours d'organisation et de préparation vécus par l'équipe du comité pour réaliser cette fête patronale annuelle qui nous est chère : la St Floxel.

Dès le mercredi, Maurice Ladune, Bernard Valognes et moi nous retrouvons pour apporter le câble électrique au château d'eau d'où nous le déroulons jusqu'à « la Campagne ».

Le jeudi, on se retrouve au champ, et à sept ou huit membres du comité, Joël Guilbert, Paul-Henri Leconte, Alain Loit..., on monte la tente du comité. Chacun connaissant parfaitement le plan de montage, en une heure et demie la tente est montée... ce qui mérite bien l'apéro !

Ce soir même, une première remorque arrive de St-Sauveur-Lendelin pour livrer le grand chapiteau qui recevra le repas dansant du samedi soir et le repas animé du dimanche midi.

Vendredi, dès 8h, la 2^{ème} remorque arrive avec six ou sept monteurs qui, au bout de la matinée, auront monté la toile de traverses, armature de la grande bâche rouge et blanche...il est midi ! En début d'après midi, Xavier Revert, Maurice Ladune et Francis Leberger partent à la mairie de Carentan chercher les stands à rôtisserie qu'une 10^e de personnes du comité installeront dès leur retour. Xavier et Maurice repartiront alors pour Gourbesville chercher la tente verte, celle qui sert à entreposer le stock de ravitaillement des deux jours de fête. Cette tente sera montée pour 19 h ce soir même.

Le samedi, l'électricien arrive pour la matinée et met en place toute l'électricité. Chacun des membres du comité s'installe et prépare son poste de travail (épluchures, huile des friteuses, feu des rôtisseries...) et la viande est livrée ce matin, soit en moyenne vingt à vingt cinq moutons, quinze kilos de saucisses...

L'après midi, on prépare le chapiteau pour le repas du soir, on met donc en place les tables, et vers 18 ou 19 h. on est prêt pour accueillir les quelques cent cinquante convives. A 20h30, le repas commence et douze personnes s'animent autour du service, dont quatre jeunes scouts de St-Lô qui ont prêté la main. Leur patron est St-Floxel et ils sont à l'initiative de la mise en place du calvaire à la Croix-Nicolle, ont prêté la main.

La soirée dansante glissera sous la main de Jean-Marie Lemelan à la sono, fidèle à la fête depuis la création du comité, jusqu'à 3h du matin.

Dimanche, dès 8h, Bernard Jaunet et moi nous retrouvons au champ pour accueillir les exposants du vide grenier. Au cours de la matinée, chaque responsable de stand se met en place pour qu'à midi, chacun puisse commander son morceau de viande, sa barquette de frites...

Noël Marie, boulanger, et Laurent Lesauvage, primeur à Montebourg, installent un bout de leur commerce. Chacun trouvera son choix désormais pour un repas complet.

Entre 12h30 et 13h, la file d'attente bat son plein devant les stands et quelques instants plus tard, trois cent personnes se retrouvent réunies dans le brouhaha des causeries sous le grand chapiteau où l'après-midi de cette année a été animée par Hervé, tandis que dehors, Rémi nous fait ses démonstrations de jeux anciens, apportant la curiosité des jeunes et des anciens qui s'y retrouvaient.

Le soir, entre la fatigue, le contentement d'avoir réussi et la satisfaction d'une équipe soudée, on se retrouve en petit comité autour d'une petite collation et du calme soudain.

Lundi, à 9h, une quinzaine de personnes se réunissent pour démonter en une journée ce qui aura pris trois jours à monter !

Cette année, le beau temps nous a souri ! Je ne souhaite qu'une chose, voir des jeunes entrer par la porte du Comité ouverte aux bonnes volontés !

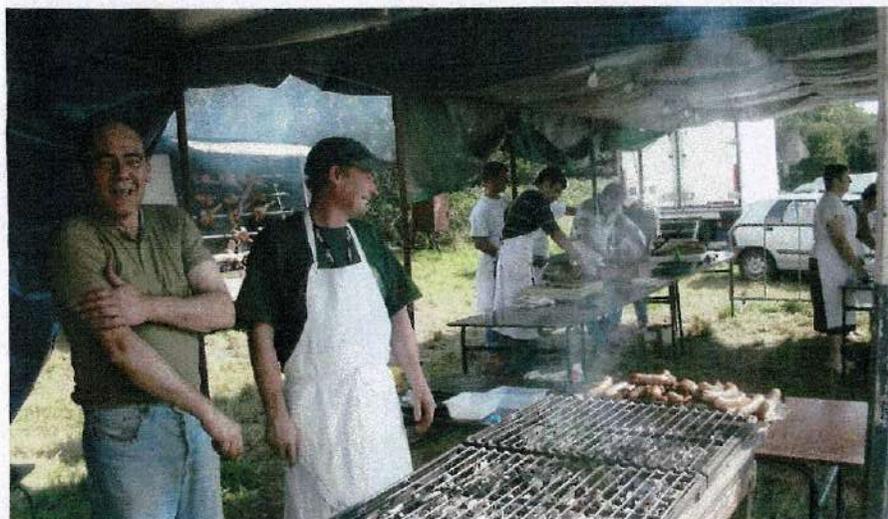
Jacques ONFROY.

Rappel des membres du comité :

- Jacques Onfroy : Président
- Bernard Jaunet : Vice-président
- Joël Guilbert : Secrétaire
- René Gibon : Secrétaire adjoint
- Paul Henri Leconte : Trésorier
- Christine Leterrier : Trésorier Adjoint

et pour les autres membres :

- Lydie CARDET
- Antoinette DORAPHE
- Maurice LADUNE
- Francis LEBERGER
- Fabrice LEMIERE
- Alain LOIT
- David LORIMIER
- Maurice NOEL



Du soleil et de la bonne humeur



Démonstration de jeux anciens

ASSOCIATION SAINT-FLOXEL ANIMATIONS

Au nom de l'Association, je présente à tous nos adhérents et à tous les habitants de Saint-Floxel mes meilleurs vœux de bonne année e heureuse année 2006, pleine de bonheur, de bonne santé et que chacun trouve la meilleure réussite dans ses projets.

Le bilan de l'Association pour l'année écoulée s'avère positif. Comme prévu, le premier circuit pédestre a été entièrement balisé (un cèdre bleu guidera vos pas sur les chemins de ce circuit au départ de l'église). Pour finaliser ce projet, l'Association envisage l'édition d'une fiche-guide).

Les animations proposées ont connu un vif succès et semble avoir très largement satisfait les participants (soirée-cabaret à Saint-Germain-sur-Ay en juin, sortie dans les Marais du Potentin en juillet, randonnée d'automne en septembre avec la visite de l'aérodrome d'aéromodélisme de l'Association Phoucas Club.

Les projets 2006 ont déjà été ébauchés, l'Association pourrait vous proposer :

- *Pendant les vacances de février, une séance de cinéma aux enfants de Saint-Floxel en remplacement du défilé de Mardi Gras*
- *En avril, un récital en l'église de Saint-Floxel.*
- *Une randonnée au printemps (réclamée par plusieurs personnes).*
- *En juin, sortie au mémorial de Caen.*
- *En juillet ou août, sortie aux féeries de Montgothier.*
- *En septembre, randonnée d'automne.*
- *En octobre, récital en l'église de Saint-Floxel.*
- *En fin d'année, sortie possible pour un spectacle au zénith de Caen*

Toute l'équipe d'animation de l'Association est à l'écoute de toutes propositions qui pourrait compléter cette ébauche.

Vous pouvez constater que dès ce début d'année nouvelle, l'Association réfléchit à un programme d'animations nouvelles et variées pour animer la commune et espérer satisfaire la majorité d'entre vous. Votre présence à ces diverses manifestations est notre meilleur encouragement.

Au plaisir de vous rencontrer dans nos prochaines manifestations.

Pour l'association, le Président

Michel Doraphé.



Sortie cabaret à St-germain-sur-ay

REPAS DES AINES

Le temps qui s'établit sur le calendrier s'écrit aussi sur nos visages, il nous accompagne au fil des jours et des saisons et nous tournons ensemble une à une ses pages.

Comme des jalons posés à chaque jour de fête, profitons d'occasion et faisons une trêve.

Le repas des aînés, c'est la fête des anciens comme l'arbre de Noël est la fête des enfants. Elles sont dans les deux cas un cadeau communal, une fête commune.

Au rituel habituel qui commence par la messe, quelques enfants y ont apporté une image de douceur, quelques bouquets de fleurs déposés, à l'issue, au monument aux morts.

À la salle communale, par nature conviviale, les débats ont fusé ; ces instants de bien-être libèrent un peu d'humour lorsque l'on s'interpelle parfois d'un bout de table à l'autre pour provoquer soudain une réaction d'bon cœur ; ou bien d'un soupçon d'air d'inquiétude, on s'interroge alors : « Et dans vingt ou trente ans, les gens se réuniront-ils encore autour d'une table, aux plaisirs de s'écouter conter des histoires d'antan, échanger des pensées en étant bien assis, rassemblés tous ensemble et ... ce plaisir de bien manger !

« Prenons le temps de vivre ! » Voilà ce qui semble se lire sur les visages épanouis.

La fête était réussie et chacun le dit bien... à l'année prochaine !

*Nous adressons un p'tit coup d'œil à nos doyens de la commune :
Jeanne Cousin née le 06 décembre 1918
et Pierre Lebarbenchon né le 19 janvier 1920*

*et ceux présents au repas :
Genesière Tardif née le 20 avril 1926
et Louis Doraphé né le 3 août 1923.*



Le plaisir de servir nos aînés



ARBRE DE NOEL

Sous l'immense chapiteau où tout est dans la nuit, des milliards d'étoiles gouvernent notre ciel quand soudain le soleil, magicien du matin, fait se lever le jour, modulant ses couleurs... C'est un monde féérique dans les yeux des adultes qui savent s'attarder à bien les contempler... et puis le père Noël arrive tout à coup dans un épais manteau marquant rouge et blanc ; magicien de Noël, il ravive les étoiles dans les yeux des enfants.

Du côté de l'étang, il leur est apparu, personne ne l'avait vu... sauf un enfant peut-être un peu plus impatient ou un peu plus rêveur ; jouait-il avec son nez posé contre la vitre à faire de la buée ? Est-ce dans l'évaporation qu'il lui est apparu ? Mais oui c'était bien lui ! Ca y est il est venu !! Tous les enfants désormais sont derrière les carreaux, au cœur de cette surprise, dans toute l'excitation, ils entraînent avec eux le bonheur des parents.

Arrivant de l'étang dans son manteau rouge et blanc, sa canne dans la main, il croisait en chemin un petit groupe d'enfants et puis un peu plus loin une petite mamie. Tous le saluent bien, ils attendent leur spectacle de la crèche vivante.

A la salle enfin, le père Noël est là. Pour partager de près et faire durer un peu ces instants de magie, comme un premier cadeau offert à nos enfants, le bisou molletonné de sa longue barbe blanche qui profite au passage à quelques-unes des mamans comme celle-ci dont la petite fille qu'elle portait dans ses bras s'étonnait donc après cette bise-surprise... « Il te connaît le père Noël ! »

Et s'il s'éloigne un peu en portant dans ses bras, une petite fille qui n'a guère plus de 6 ou 7 mois, ébahie par la barbe aussi douce que le coton, aussi blanche que la neige, elle contemplait alors immobile cet étrange magicien.

Après l'accueil du maire par les mots de bienvenue, quand Michel Doraphé, Pierrette Lesachey et Denise D'Hervilley se lèvent et font 4 ou 5 pas vers le chemin des jouets dont les papiers qu'ils emballent sont de toutes les couleurs, les enfants attentifs attendent leur prénom... puis les enfants s'approchent alors d'un air presque timide, retournent à leur table auprès de leurs parents, et c'est sous le regard quelquefois de son père, de la petite sœur ou voire du copain, qu'ils déchirent le papier qui cache la surprise...

77 enfants...77 jouets cueillis au bazar chez Blandine et François, habitants de notre commune. Onze d'entre eux auront profité pour la dernière fois de cette distribution de cadeaux puisqu'ils avaient 11 ans dans l'année.

Et puisque Rose Lecarpentier est née le 7 janvier 1994, c'est un petit clin d'œil que nous lui faisons tous, puisqu'elle fut l'aînée de ces onze enfants...Et un gros bisou à Thomas Houllier qui, né le 27 novembre 2005, est notre petit dernier et dont nous souhaitons à l'occasion sa bienvenue dans notre commune de St-Florel.



Petit Papa Noël...

CLUB DES AINES

Que dire des Aînés que le Club va toujours pour le mieux.

Domage que d'autres aînés ne viennent pas nous rejoindre au Club, surtout que deux membres ayant quittés le département, nous ont quittés aussi.

Pour les activités, cela reste inchangé. Quelques sorties sont prévues en collaboration avec l'association « Saint-Flozel Animations ». Nous avons toujours nos rendez-vous les deux jeudis par mois ainsi que les quatre concours de belote dans l'année.

Alors en cette nouvelle année, tous les membres du Club des Aînés se joignent à moi pour vous souhaiter à tous et à toutes une bonne et heureuse année.

Bernard VALOGNES.



Un de ces jeudis

Service Public D'Assainissement Non Collectif

La loi sur l'eau n°92-3 du 3 janvier 1992 a confié aux élus locaux la responsabilité de l'épuration des eaux usées (article 35-1 de la loi n° 92-3) devenu article 2224-8 du code général des collectivités territoriales. Son application devra intervenir à compter du 1^{ER} Janvier 2006.

Qu'est-ce que l'assainissement non collectif ?

L'assainissement non collectif ou assainissement individuel autonome est une technique qui consiste à traiter les eaux usées d'une habitation sur la parcelle bâtie. Celle-ci se matérialise le plus souvent par la mise en place d'une fosse toutes eaux et d'un épandage.

Quelles sont les obligations de chacun à compter du 1^{er} janvier 2006 ?

- I) Pour la Collectivité

Vérification technique de la conception et de la bonne exécution des ouvrages

- (a) Pour les constructions existantes :

- Vérifier la conformité des installations par rapport à la réglementation en vigueur
Et inciter le propriétaire à réhabiliter ou non son installation en fonction du constat réalisé.
Ce contrôle devra se faire tous les 4 ans.

- (b) Pour les constructions neuves :

- Ou tous travaux sur le logement nécessitant un permis de construire, le maire peut engager l'action du SPANC qui s'effectuera parallèlement à l'instruction du permis de construire.

- II) Pour le PARTICULIER

L'obligation légale de se soumettre au contrôle.

INFOS PRATIQUES

Mairie02.33.41.24.25
Ouverture le lundi de 17h à 19h
Le mercredi de 9h à 12h

Paroisse : Jacques HAUPAIS.....02.33.41.24.72

SERVICES PUBLICS

Gendarmerie.....02.33.21.71.20 ou le 17

Pompiers.....02.33.41.14.99 ou le 18

S.A.M.U......15

Syndicat d'eau.....02.33.41.23.85

Mardi au vendredi 8h-12h
13h30-17h

Samedi 8h-12h

Communauté de communes.....02.33.95.41.50

Lundi 13h30-17h30

Mardi au vendredi 8h30-12h30
13h30-17h30

Samedi 9h00-12h00

Perception.....02.33.41.23.38

Mardi au vendredi 8h30-12h30
13h30-16h30

Déchetterie.....02.33.21.60.35

Lundi, mercredi et samedi 9h00-12h00
13h30-18h00

Sous-Préfecture de CHERBOURG..... 02.33.87.81.81

8h-11h45

13h45-17h30

sauf le vendredi, fermeture à 16h30

Equipement de ST SAUVEUR (DDE).....02.33.21.63.00

8h30-12h

13h30-17h

Poste de MONTEBOURG.....02.33.41.11.59

Lundi au vendredi 9h-12h

14h-17h

Samedi 9h-12h

SERVICES MEDICAUX ET SOCIAUX

Médecins Montebourg :

Dr BAUDRY.....02.33.21.1426
Dr DUTARET

Dr CAILLARD-LE PORT.....02.33.95.22.87

Dr TRIBOUILLARD.....02.33.41.12.26

Dentiste :

Dr BAUDIN.....02.33.41.12.82

Masseurs-Kinésithérapeutes :

A. HURAU.....02.33.21.15.39

O. TIRAPU – JF DELAHAYE.....02.33.41.28.09

S. RENET

Infirmiers :

Cabinet LECONTE, LEDORMAND, LOIT, PEIGNEY...02.33.21.03.08

Pédicure :

C. LETHIMONIER-ARTU.....02.33.21.13.66

Pharmaciens :

J. MATEOS.....02.33.41.22.21

A.M. MOUSSARD.....02.33.41.20.50

Ambulance-Taxi :

A. TELLIER.....02.33.41.23.50

Maison de retraite de Montebourg.....02.33.21.70.70

Hôpital de Valognes02.33.95.70.00

Hôpital Pasteur de Cherbourg.....02.33.20.70.00

ADMR Saint-Lô.....02.33.77.13.20

Correspondant local : Mme LELONG.....02.33.41.23.25

Relais assistantes maternelles.....02.33.95.40.50

Elvire MORAND Mairie de Montebourg

RENSEIGNEMENTS DIVERS

ARTISANS ET COMMERCANTS EXERCANT LEUR ACTIVITE A SAINT FLOXEL

AU FIL DU TEMPS
FRANCOISE Daniel
HAUTEMANIERE David
LEPRESLE Jean-Denis
LOIT Serge
SARL AUTO SECURITE
SARL S.T.G.T
SARL HMC₂

Laines et broderies
Vente et réparation automobile
Carrosserie automobile
Pompes funèbres, Marbrerie, Menuiserie
Menuiserie
Contrôle automobile
Transports nationaux et internationaux
Station Service

ARTISANS ET COMMERCANTS HABITANT SAINT FLOXEL ET EXERCANT LEUR ACTIVITE A MONTEBOURG

FRANCOIS Blandine
LEREVEREND David
MARIE Noël

Bazar
Poissonnerie
Boulangerie, pâtisserie

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce bulletin par l'acquisition d'un pavé publicitaire

Le Comité rédactionnel :

Rédacteur : C. CAUCHARD

Avec la participation de P. CEUNINCK, M. DORAPHE, F. LEVEZIEL, P. VALOGNES.

Mise en page : C. FRERET

« Tiré en 190 expl. en impression numérique par DIXIT COMMUNICATION (Cherbourg) »

SAINT FLOXEL

Salle communale de 60 personnes
Parking privé attenant

Pour vos repas de famille, mariage, communion, baptême...

Pour tous renseignements et location

02.33.41.17.53

02.33.95.10.03

MENUISERIE - BOIS / P.V.C. / ALU



- Volets roulants - persiennes - portails
- Plancher normand - cloisons - isolation
- Charpente - combles - escaliers

Jean-Denis LEPRESLE
Z.A. le Haut Gelé

50310 MONTEBOURG

Tél. 33.41.51.53
Fax : 33.41.83.78

CADEAUX
PARFUMERIE
BIJOUTERIE FANTAISIE

le bazar

JOUETS-FARCES ET ATTRAPPES
7, Place Charles de Gaulle
50310 MONTEBOURG
tél-fax 02.33.41.22.48

CARROSSERIE

Toutes marques



D. Hautemanière
Pose pare-brise rapide

TOLERIE - PEINTURE

Rue Saint-Clair - 50310 SAINT-FLOXEL
Tél/Fax : 02 33 21 18 99

LOIT & Serge

MENUISERIE Bois - Alu - PVC
CHARPENTE
ESCALIER
AMENAGEMENT de COMBLES

Artisan Menuisier

Rue Saint-Clair - 50310 SAINT-FLOXEL
Tél. : 02.33.41.20.08
Fax : 02.33.40.18.97



moi j'achète
mes
gâteaux
à la...

Boulangerie
Pâtisserie
Noël Marie

Chocolats Maison
Spécialité Pain : Baguette Bretonnais

3, Place St-Clair
50310 Montebourg Tél. 02 33 41 12 70

AUX TRESORS DE LA MER
Poissonnerie

Maud et David Lervérend
6, rue Genevieve Fremin

50310 Montebourg

Tél. 02.33.40.24.76

N° Agrément 02 50 01 903



CHAMBRE FUNERAIRES
24h/24 - 7/7

**POMPES FUNEBRES
MARBRERIE
Jean-Denis LEPRESLE**

Organisation Complète des Obsèques
Monuments - Caveaux - Transport de corps toutes distances
Articles Funéraires - Contrat Prévoyance Obsèques
Rue Paul Lecacheux - 50310 MONTEBOURG - Tél. Mag. 02 33 41 51 53
8, Place Bir Hakelm - PICAUVILLE - Tél. 02 33 21 47 50

AU FIL DU TEMPS
LAINES ET BRODERIES

P. Varette



1 Rue St Clair
50310 St FLOXEL

tel. 02.33.03.97.83 port. 06.24.97.29.47



Endelin Claire

Quincaillerie,
Cadeaux, Vaisselle,
Liste de mariage
6, rue du tripot
50310 MONTEBOURG

Tél. : 02.33.41.11.04

GARAGE FRANÇOISE DANIEL
AGENT PEUGEOT



Route de Carentan - 50310 Saint-Floxel
Tél. : 02 33 41 11 81 - Fax : 02 33 41 90 45

STATION PNEU 24h/24 - 7/7 - CB
PERMANENCE
MARDI AU VENDREDI 9H30 - 18H00 NON STOP
SAMEDI 9H30 - 12H15 ET 14H15 - 18H00
VINYL ACCESSOIRES LUBRIFIANTS

LE CLOS DU LOUP - ST FLOXEL
02 33 03 20 78